

## Sidi Askofaré

### Bifurcation : de Marx à Joyce \*

Je saisis l'occasion qui m'est offerte par le thème de notre séminaire École de cette année, « Variations sur le symptôme », pour essayer de m'expliquer, ou, pourquoi pas, de me faire expliquer – je suis preneur ! – quelque chose qui, depuis longtemps maintenant, constitue pour moi une énigme : comment, et surtout pourquoi Lacan passe-t-il du « symptôme marxien » au « symptôme joycien » ?

Si je me propose d'avancer sur cette question, c'est pour autant que nombre des réponses que je m'étais données pour assurer une certaine cohérence à notre doctrine du symptôme me paraissent aujourd'hui un peu courtes. En effet, répondre à une telle question par un Lacan 1 vs Lacan 2, par une détermination sociale vs individuelle ou par une opposition de la névrose et de la psychose n'a d'autre consistance que rhétorique.

Je suis parti de ceci : l'attribution à Marx de l'invention du symptôme, depuis sa première occurrence en 1966 dans « Du sujet enfin en question », reste une constante de l'enseignement de Lacan. Par ailleurs, la notion de symptôme social, telle qu'elle apparaît notamment dans « La troisième », appartient en fait sinon en droit au Lacan borroméen. Cela ruine toute tentative de vouloir résoudre notre problème par des considérations de chronologie ou de périodisation de l'enseignement de Lacan. Enfin, la polarité névrose-psychose ne me paraît pas suffisante – pour des raisons qu'il serait trop long de récapituler ici – pour rendre raison de ce changement de référentiel à la fois clinique et épistémique, pour parler un peu rapidement.

D'où ma question, massive, abrupte, du symptôme dont Marx serait l'inventeur au sinthome d'inspiration joycienne : quel(s) passages(s), quelle(s) articulation(s), quel(s) enjeu(x) ?

\* Séminaire École de l'EPFCL-France, décembre 2007.

## L'invention du symptôme

Pour autant que ce qui m'intéresse et me questionne, dans la doctrine du symptôme de Lacan, est le saut de Marx à Joyce, il m'a paru difficile de vous épargner un petit rappel de ce qu'on pourrait appeler l'invention marxienne du symptôme. Je le fais d'autant plus volontiers d'ailleurs que, à m'y replonger, il m'est apparu que la thèse de Lacan est beaucoup plus subtile et complexe que ce que je pensais.

Disons, pour aller vite, que si cette thèse, devenue ultra-classique, est elle-même invariable, les raisons mobilisées et les argumentaires déployés à son appui, eux, changent. Le dépliement de la thèse à partir de ses différentes occurrences laisse apparaître trois propositions et trois scansion, mais toujours ordonnées aux champs de la philosophie (critique), de l'histoire et du social.

En 1966, dans « Du sujet enfin en question », c'est dans la critique marxienne – le renversement marxien de la théorie de l'histoire d'une part et les analyses historiques de Marx d'autre part : « Les luttes de classes en France », « Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte », « La guerre civile en France » – que Lacan repère la mise en œuvre d'une méthode ou en tout cas d'une « lecture symptomale » (L. Althusser) des phénomènes socio-historiques. Symptôme voulant dire alors, selon la belle formule de Lacan, « le retour de la vérité comme tel dans les failles d'un savoir <sup>1</sup> ». Et Lacan de bien préciser, sans doute pour qu'on ne se hâte pas de trop vite comprendre ou de trop vite l'aplatir dans une triviale théorie de la connaissance :

« Il ne s'agit pas du problème classique de l'erreur, mais d'une manifestation concrète à apprécier "cliniquement", où se révèle non pas un défaut de représentation, mais une vérité d'une autre référence que ce, représentation ou pas, dont elle vient troubler le bel ordre [...].

En ce sens on peut dire que cette dimension, même à n'y être pas explicitée, est hautement différenciée dans la critique de Marx. Et qu'une part du renversement qu'il opère à partir de Hegel est constituée par le retour (matérialiste, précisément de lui donner figure et corps) de la question de la vérité. Celle-ci dans le fait s'impose, irions-nous à dire, non à prendre le fil de la ruse de la raison, forme subtile

1. J. Lacan, « Du sujet enfin en question », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 234.

dont Hegel la met en vacances, mais à déranger ces ruses (qu'on lise les écrits politiques) qui ne sont de raison qu'affublées <sup>2</sup> [...]. »

En 1967 déjà, ce n'est plus dans un rapport de la vérité éruptive au bel ordre du savoir que Lacan inscrit le symptôme mais dans un rapport au réel, ou en tout cas à un réel. Il délaisse, pour ainsi dire, le champ de la philosophie et le rapport de l'hystérique Marx au savoir du maître Hegel pour situer le symptôme dans le rapport des sujets au réel de leurs conditions sociales d'existence. C'est dans cette veine que Lacan est conduit à établir une équivalence entre le symptôme en tant que « forme de la vérité » et l'idéologie. Cette articulation est mise en place à partir d'un développement autour du champ de l'Un, dans son séminaire du 10 mai 1967 (*La Logique du fantasme*) :

« [...] c'est de là, de ce champ Un, de ce Un fictif – de ce Un auquel se cramponne toute une théorie analytique [...], [...] c'est de là que parle toute vérité en tant que pour nous analystes et pour bien d'autres, avant même que nous soyons apparus – quoique pas bien longtemps – pour une pensée qui date [...] [du] tournant marxiste : la vérité n'a pas d'autre forme que le symptôme. Le symptôme, c'est-à-dire la signifiante des discordances entre le Réel et ce pourquoi il se donne, l'idéologie si vous voulez, mais à une condition, c'est que, pour ce terme, vous alliez jusqu'à y inclure la perception elle-même ; la perception, c'est le modèle de l'idéologie, c'est un crible par rapport à la réalité. Et d'ailleurs pourquoi s'en étonner, puisque tout ce qui existe d'idéologie depuis que le monde est plein de philosophes, ne s'est jamais construit que sur une réflexion première qui portait sur la perception <sup>3</sup> ».

Contentons-nous de retenir *a minima* que le symptôme, désormais, est la forme de la vérité et que sa fonction est de suppléer au retrait du réel, à son caractère non directement saisissable. Soulignons enfin que l'équivalence établie entre symptôme et idéologie atteste que le symptôme est l'index d'une division, et notamment d'une division entre reconnaissance et méconnaissance, voire entre reconnaissance et déni.

Dans « La troisième » et *R.S.I.*, texte et séminaire quasi contemporains, Lacan déplace l'accent mis jusque-là sur le symptôme

2. *Ibid.*

3. J. Lacan, *La Logique du fantasme*, séminaire inédit, leçon du 10 mai 1967.

comme « être de vérité » pour insister sur sa dimension de réel. Désormais, c'est le lien social, et en particulier le discours du maître, qui devient le concept et la référence sur lesquels s'étaye et se définit le symptôme. Pourquoi ?

Le lien social, parce que, même si c'est avec d'autres catégories, c'est le champ investi par Marx. Le discours du maître, parce que c'est la structure de discours régie par le « désir du maître », désir dont Lacan énonce la formule au plus simple par le « désir que ça marche » et en particulier « que ça travaille », ne serait-ce qu'en raison de ceci que l'esclave, le travailleur constitue la référence de ce discours, soit « ce qu'il avoue vouloir maîtriser ».

On comprend dès lors pourquoi Lacan définira le symptôme comme « ce qui vient du réel », allant même jusqu'à considérer que « le sens du symptôme, c'est le réel, le réel en tant qu'il se met en croix pour empêcher que marchent les choses au sens où elles se rendent compte d'elles-mêmes de façon satisfaisante, satisfaisante au moins pour le maître <sup>4</sup> ». C'est également en référence au discours et à la fonction du semblant qui en est constituante que Lacan va isoler, en une formulation restée mémorable, ce qu'il appelle symptôme social, à l'exclusion de tout autre : « Il n'y a qu'un seul symptôme social : chaque individu est réellement un prolétaire, c'est-à-dire n'a nul discours de quoi faire lien social, autrement dit semblant <sup>5</sup>. »

Une des opérations de Lacan a donc consisté à détourner la notion de prolétaire de Marx, d'une part pour la réinscrire dans sa théorie des discours et d'autre part pour y fonder à nouveaux frais son attribution de l'invention du symptôme à Marx. Ici, c'est le passage historique du féodalisme au capitalisme qui nous en livre la clé et le procès : « Chercher l'origine de la notion de symptôme, qui n'est pas du tout à chercher dans Hippocrate, qui est à chercher dans Marx, qui le premier dans la liaison qu'il fait entre le capitalisme et quoi ? le bon vieux temps, ce qu'on appelle quand on veut enfin ! tâcher de l'appeler autrement, le temps féodal. Lisez là-dessus toute la littérature : le capitalisme est considéré comme ayant certains

4. J. Lacan, « La troisième », intervention au congrès de Rome (31 octobre 1974-3 novembre 1974), parue dans *Lettres de l'École freudienne*, n° 16, 1975, p. 177-203 (et fascicule de Patrick Valas, p. 7).

5. *Ibid.* (et fascicule de Patrick Valas, p. 8).

effets, et pourquoi en effet, n'en aurait-il pas ! Ces effets sont somme toute, bénéfiques, puisqu'il a l'avantage de réduire à rien l'homme prolétaire, grâce à quoi l'homme prolétaire réalise l'essence de l'homme. Et d'être dépouillé de tout est chargé d'être le messie du futur. Telle est la façon dont Marx analyse la notion de symptôme <sup>6</sup>. »

Je passe rapidement sur cette notion de symptôme social qui m'avait jadis pas mal occupé pour dire ceci : qu'il soit référé à la vérité ou à un réel, le symptôme marxien est signe, n'est que signe, index ou forme de la vérité. C'est en cela que, s'il précède le symptôme freudien, ce dernier est loin de s'y réduire. En quoi ? C'est ce qu'il convient à présent d'établir.

### **L'opération freudienne**

À la critique marxienne qui met au jour la dimension du symptôme en le faisant relever de la dimension de la vérité, et cette vérité d'une autre référence que le vrai produit par le savoir, Lacan oppose donc le saut de l'opération freudienne.

Même si Lacan y reviendra plus tard, amendant ou corrigeant telle ou telle affirmation excessive, toute son élaboration visera à montrer en quoi le symptôme particulier, le symptôme freudien offert par le névrosé au déchiffrement analytique, est irréductible au symptôme marxien. À quoi tient cette irréductibilité ?

Cette irréductibilité tient d'abord, à suivre Lacan, à sa structure de métaphore et au mode d'articulation de la vérité que cette structure impose. Tout le monde a en mémoire le joli passage de Lacan que je ne résiste pas à citer : « À la différence du signe, de la fumée qui n'est pas sans feu, feu qu'elle indique avec appel éventuellement à l'éteindre, le symptôme ne s'interprète que dans l'ordre du signifiant. Le signifiant n'a de sens que dans sa relation à un autre signifiant. C'est dans cette articulation que réside la vérité du symptôme. Le symptôme gardait un flou de représenter quelque irruption de vérité. En fait il *est* vérité, d'être fait du même bois dont elle est faite, si nous posons matérialistement que la vérité, c'est ce qui s'instaure de la chaîne signifiante <sup>7</sup>. » Ici donc s'opère le saut freudien, dans la

6. J. Lacan, *R.S.I.*, séminaire inédit, leçon du 18 février 1975.

7. J. Lacan, « Du sujet enfin en question », art. cit., p. 234-235.

mesure où la vérité qui s'instaure de la chaîne signifiante, de concerner le sexuel, est d'un autre ordre que celle que Marx diagnostique dans le social. À le traduire dans le lexique freudien, c'est celle qui s'instaure du refoulement.

Lacan, quant à lui, propose du gîte de cette vérité – première occurrence, peut-être, de ce qui sera l'inconscient lacanien – une détermination plus large puisqu'il l'origine, non pas du refoulement, même originaire (*Urverdrängung*), mais de la symbolisation primordiale comme telle : « Nous enseignons suivant Freud que l'Autre est le lieu de cette mémoire qu'il a découverte sous le nom d'inconscient, mémoire qu'il considère comme l'objet d'une question restée ouverte en tant qu'elle conditionne l'indestructibilité de certains désirs. À cette question nous répondrons par la conception de la chaîne signifiante, en tant qu'une fois inaugurée par la symbolisation primordiale (que le jeu : *Fort ! Da !*, mis en lumière par Freud à l'origine de l'automatisme de répétition, rend manifeste), cette chaîne se développe selon des liaisons logiques dont la prise sur ce qui est à signifier, à savoir l'être de l'étant, s'exerce par les effets de signifiant, décrits par nous comme métaphore et comme métonymie <sup>8</sup>. »

Mais ce qui distingue par-dessus tout le symptôme freudien du symptôme marxien, c'est le rapport à la castration, sa détermination par la castration en tant qu'elle est « la clef de ce biais radical du sujet par où se fait l'avènement du symptôme <sup>9</sup> ». Les conséquences à tirer de ce rapport à la castration, tant sur le versant du sens – la signification phallique – que sur celui de la jouissance – la jouissance phallique et son au-delà –, vont constituer un des aspects les plus originaux de la contribution lacanienne à la psychanalyse.

### **De la vérité au réel**

Pour explorer ce troisième point de mon exposé, je vous propose de partir de ceci : les cliniques du symptôme n'ont pas affaire qu'à la structure du symptôme ou à ses types. C'est qu'en plus des types de symptômes, il y a les formes de symptômes. Ces formes du symptôme s'imposent à notre examen dès que nous sortons des

8. J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », dans *Écrits, op. cit.*, p. 575.

9. J. Lacan, « Du sujet enfin en question », art. cit., p. 235.

conceptions étroitement psychologiques ou médicales du symptôme. Il est assez remarquable que, à l'instar de Freud, Lacan n'ait jamais cédé à la facilité de réduire le symptôme à ses valeurs strictement psychologiques. J'ajouterai que non seulement il ne cède pas à cette tentation mais il produit les éléments de doctrine qui permettent de dégager le symptôme des adhérences médicales qu'il a conservées dans le corpus freudien lui-même.

Dans cette perspective, on peut dire que c'est la théorie du discours comme fondement du lien social qui lui permet l'articulation du symptôme au culturel et au social ; et, cette fois, sans recours à Marx.

Des quatre discours fondamentaux auxquels il ramène les types de liens sociaux dans les sociétés historiques – c'est-à-dire les sociétés dominées par le discours du maître –, Lacan en isole un qui a, selon lui, le privilège de livrer la structure même de l'inconscient. C'est le discours du maître – ainsi dénommé parce que c'est le signifiant maître (S1) qui y occupe la position dominante –, en tant qu'il commence avec « la prédominance du sujet, en tant qu'il tend justement à ne se supporter que de ce mythe ultra-réduit, d'être identique à son propre signifiant <sup>10</sup> ». Il y a donc une primarité du discours du maître, qui va de pair avec sa primauté, ne serait-ce qu'en raison de sa congruence avec le discours de l'inconscient.

Permettez-moi de dire, pour aller vite, qu'en tant que structure instituée mais aussi instituante, le discours du maître comporte une inertie particulière qui tient au fait que chaque élément y est à sa place. Il y a homogénéité des termes et des places : le S1 y occupe la position dominante, le savoir, la place de la jouissance – celle de l'esclave, du travailleur – le sujet, \$, la place de la vérité et le plus-de-jour, a, celle de la production.

En tant que tel, il est donc le discours de l'ordre, du commandement, de l'injonction, de la prescription. Du côté de l'assujetti, seule est requise l'obéissance, la soumission. Seulement, l'obéissance absolue à un commandement tout aussi absolu est incompatible avec la catégorie de sujet de l'inconscient, en tant que l'opération de sa causation trouve son achèvement dans le procès de la séparation par quoi se boucle la circularité de la relation du sujet à l'Autre. De cette

10. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 102.

séparation, en effet, il résulte pour le sujet un statut foncier d'insoumis et d'objecteur.

Si à cela nous ajoutons l'exclusion du fantasme comme constitutive du discours du maître – c'est « ce qui le rend aveugle », dit Lacan –, on comprend qu'il induise et rende nécessaire une fonction qui assure au sujet une modalité alternative pour jouir de son inconscient : c'est la fonction du symptôme.

Dans un texte assez ancien mais qui garde tout son prix, il s'agit de sa communication au colloque du CNRS et de la MIRE, « Rencontres avec la psychanalyse : les fonctions du père », Colette Soler écrivait :

« Le fait est que les lois, sur leurs deux versants de prohibition et de prescription, ont à connaître du symptôme, car celui-ci est synonyme ou de désordre ou de déficit social. L'avis en est explicite chez Freud, le malade le plus bénin est une perte pour la civilisation qui requiert la disponibilité des énergies, des talents et des bonnes volontés. En effet, qu'il soit simple inhibition ou plus positivement angoisse, sa traduction en déficit des possibilités individuelles d'adaptation ou d'initiative est immédiate. Que l'on songe à quelques-unes des compulsions transgressives de la névrose ou de la perversion, de la bénigne kleptomanie, par exemple, à l'exhibitionnisme, ou même au crime symptomatique, et l'on saisit que le symptôme se traduit directement en insubordination. Quoiqu'elles ne soient pas vraiment d'actualité, les névroses dites de guerre sont à cet égard paradigmatiques de cas de figure plus modernes. Elles offrent d'ailleurs l'exemple d'une demande explicite adressée du législateur au psychanalyste, et dont on sait que Freud fit grand cas à propos du traitement électrique des névroses. Sa conclusion est saisissante : certes, c'est l'angoisse, à laquelle le sujet ne peut rien, qui le soustrait aux services de guerre, mais, dit Freud, il n'y a pas de différence fondamentale avec le choix de l'objecteur de conscience. Simplement, le premier ne sait pas que la vérité de son angoisse est un refus, celui de sacrifier sa libido narcissique. À quoi s'ajoute éventuellement un recul à l'endroit de ses propres pulsions meurtrières. Le symptôme s'avère ici équivalent à une dissidence. De là, deux glissements possibles pour dire ou bien que le malade est un hors-la-loi, ou bien, à l'inverse, que l'insubordonné est un malade <sup>11</sup>. »

11. C. Soler, Communication « Rencontres avec la psychanalyse : les fonctions du père » au colloque du CNRS et de la MIRE, p. 265-266.



Que le symptôme soit noué au social apparaît désormais comme une évidence. Sans l'Autre, ses prescriptions et ses prohibitions, il paraît difficile de concevoir la quasi-totalité des conduites, des pensées, voire des manifestations corporelles (atteintes de fonctions ou d'organes) qui font symptômes pour un sujet. Reste cependant à faire valoir comment, selon quelles perspectives on peut articuler le problème du symptôme selon les deux pôles de l'Autre (social) et du sujet.

Risquons la construction suivante.

Que le symptôme soit être de vérité, qu'il soit mobilisable dans un savoir dans lequel il peut éventuellement se dissoudre, ne devrait pas nous faire perdre de vue que du symptôme – comme désordre ou déficit social –, il n'y en a que là où il y a défaut subjectif de maître, c'est-à-dire là où l'impuissance imaginaire triomphe, y compris en revêtant les oripeaux de l'impossible.

Or, la maîtrise comme instauratrice d'ordre, et comme réglant le champ de la jouissance, notamment sexuelle, est une fonction du social. Une société historique quelle qu'elle soit est donc toujours dominée par une ou plusieurs figures de la maîtrise (politique, économique, religieuse, épistémique, etc.). Que les figures du maître changent, ou que la figure dominante tourne, elle ne sort pas pour autant du lien social de la maîtrise ou de la dissymétrie qui la fonde.

Le symptôme, en tant qu'il est induit et déterminé par le social, le rapport à l'Autre, se constitue comme une réponse, s(A), une objection du sujet à une ou à des figures de la maîtrise. Pourquoi ? Parce que, au fond, et son déchiffrement l'atteste, le symptôme est toujours corrélé à un commandement, à un « il faut... », côté Autre social, et à un « je n'y arrive pas », côté sujet. Naturellement, leurs formes négatives existent aussi bien : « Il ne faut pas... », à quoi répond : « Je ne peux pas ne pas... »

En conséquence, les formes historiques et culturelles du symptôme et les fonctions qu'il empêche varient selon les coordonnées du discours du maître, des figures et des dispositifs de maîtrise. Pour illustrer cette affirmation, nous pouvons mettre en face des signifiants maîtres qui ordonnent notre existence (travail, école, propriété, jouissance sexuelle, santé, etc.) quelques formations de symptômes

(stress, répétition d'accidents du travail, absentéisme, symptômes scolaires, impuissance, frigidité, éjaculation précoce, anorexie, boulimie, etc.) dont nous avons des raisons de penser qu'elles n'existeraient pas indépendamment de la fonction que les signifiants auxquels elles renvoient assurent dans l'économie du discours du maître qui, aujourd'hui, nous domine.

Chaque symptôme rend lisible sinon visible le fait qu'il est dans son fond un mode d'objection, de refus ou d'insoumission du sujet à ce que prescrit ou proscriit le discours du maître (sous ses formes morale, juridique, idéologique, etc.). Ce refus, cette objection ou insoumission a valeur d'un dire que non. D'où, peut-être, le rapprochement que Lacan opérera entre symptôme et fonction paternelle. L'homologie de structure (métaphore) se trouve redoublée par une homologie de fonction. Je dirai que cette fonction, topologique dans son statut, est une fonction de nouage, c'est-à-dire aussi bien de capitonnage.

### **Le symptôme ajusté à la « lalangue » et au parlêtre**

Lacan aura donc exploré jusque dans ses moindres recoins la doctrine freudienne du symptôme. Mais le plus remarquable est que son élaboration propre se poursuivra bien au-delà des trois « mouvements » au travers desquels il a développé le thème freudien : le symptôme comme métaphore (signifiant), le symptôme comme jouissance et le symptôme dans son rapport au discours.

C'est que chaque pas accompli par Lacan, chaque avancée réalisée dans la doctrine se sont répercutés dans sa théorie du symptôme. Par-delà les quelques points qui ont jusqu'ici mobilisé notre attention, il convient d'introduire maintenant quatre des perspectives nouvelles ouvertes sur le symptôme :

- le retour au signe et sa réhabilitation au regard du signifiant en tant que catégorie dans l'expérience et la théorie psychanalytiques ;
- la reconsidération du symptôme à partir de la « fonction de l'écrit » et donc le statut de la lettre ;
- l'approche du symptôme, au-delà de sa structure, de ses types et de ses formes, comme fonction, ainsi que la mise en évidence de l'isomorphisme de la fonction du symptôme et de la fonction paternelle ;

– la réinterrogation des fondements de la psychanalyse à partir du symptôme comme hors-discours et à partir de ce que changent, à la conception de la structure, l'équivalence du réel, du symbolique et de l'imaginaire et la pluralisation du Nom-du-Père.

Arrêtons-nous d'abord au mouvement qui fait passer Lacan du signifiant au signe, et du signe à la lettre, dans l'affinement de sa doctrine du symptôme. Dire que la clinique du symptôme, et d'une manière plus générale la clinique analytique est, pour Lacan, non pas une clinique du signifiant mais une clinique du signe peut passer pour paradoxe. Les textes les plus célèbres de Lacan, tout le volume des *Écrits*, et les commentateurs les plus autorisés ne plaident-ils pas contre ? Depuis le « Discours de Rome » et, de manière plus décisive, depuis « L'instance de la lettre... », l'« orientation lacanienne » ne s'est-elle pas définie et propagée comme une logique du signifiant et de ses effets ? Peut-on et doit-on, parce qu'elle est fondatrice, passer sous silence que cette doctrine est sinon récusée, en tout cas modifiée, amendée ?

La position de Lacan, en 1970, est sans équivoque, lorsqu'il écrit dans sa « Radiophonie » :

« D'abord que, sous prétexte que j'ai défini le signifiant comme ne l'a osé personne, on ne s'imagine pas que le signe ne soit pas mon affaire ! Bien au contraire, c'est la première, ce sera aussi la dernière. Mais il y faut ce détour. [...]

Si le signifiant représente un sujet, selon Lacan (pas un signifié), et pour un autre signifiant (ce qui veut dire : pas pour un autre sujet), alors comment peut-il, ce signifiant, tomber au signe qui de mémoire de logicien, représente quelque chose pour quelqu'un ?

C'est au bouddhiste que je pense, à vouloir animer ma question cruciale de son : Pas de fumée sans feu.

Psychanalyste, c'est du signe que je suis averti. S'il me signale le quelque chose que j'ai à traiter, je sais d'avoir à la logique du signifiant trouvé à rompre le leurre du signe, que ce quelque chose est la division du sujet : laquelle division tient à ce que l'autre soit ce qui fait le signifiant, par quoi il ne saurait représenter un sujet qu'à n'être un que de l'autre <sup>12</sup>. »

12. J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 412-413.

Si Lacan revient au signe pour y ordonner le principe de lecture du symptôme, c'est parce que seul le signe permet de penser la connexion du signifiant, du sujet et de la jouissance, d'être le produit hors discours d'un chiffage. C'est cette idée que l'inconscient chiffre la jouissance, et peut-être, plus radicalement, que le jouir est dans le chiffage – ce qui n'exclut pas le jouir du déchiffage aussi bien (cf. la durée des analyses) – qui conduira Lacan à une distinction fine et subtile entre signe et signifiant, distinction dont le fondement tient à ceci : la batterie du signifiant est donnée dans la langue, côté universel, tandis que le signe, lui, est propre à chacun, en tant qu'il est définissable comme un signifiant élevé au plus-de-jouir, c'est-à-dire un signifiant qu'un sujet fait tomber au rang d'objet pour en jouir, indépendamment de ses effets de signifié. On perçoit bien ici en quoi il s'agit d'une approche de la lettre comme fonction de jouissance de l'inconscient.

Il s'en déduit que c'est la connexion du signifiant à la jouissance – à de la libido, pour parler freudien – qui fait tomber le signifiant au signe : à la fois signe de division, c'est-à-dire du sujet, et signe que ça jouit. C'est le statut même du symptôme dans la clinique analytique. L'état terminal de ce symptôme, qu'on appelle aussi sinthome ou lettre, est ce qui reste de ce signe au terme du procès de son déchiffage, du dégagement de ses effets de signifié.

J'en viens à présent à la question de la lettre. Prenant appui sur les travaux de James Février et d'Ignace J. Gelb sur l'écriture, Lacan a essayé d'établir – dès son séminaire sur l'identification – comment s'articulait dans une langue le versant du signifiant et celui de la lettre, par exemple comment l'emprunt d'un matériel d'écriture à un peuple étranger favorise le processus de phonétisation.

Dans son séminaire consacré à l'identification (1961-1962), l'examen du statut de l'écriture dans l'inconscient et dans l'expérience de la psychanalyse orientera Lacan vers la question du nom propre et vers celle des rapports du nom propre, du sujet et du trait unaire. Cette question du nom, reprise et réarticulée à celles relatives au nombre, au cartouche et à la signature, constituera l'une des voies par lesquelles Lacan contribuera à relancer certaines recherches sur les phénomènes psychosomatiques d'abord, sur le statut et la fonction du sinthome ensuite.

Progressivement, et sans doute en raison des effets de la grammatologie derridienne, Lacan va de plus en plus privilégier la dimension de la lettre, la fonction de l'écrit en psychanalyse. Mais la raison décisive d'un tel recentrage sur la lettre nous paraît être, aujourd'hui, l'articulation de plus en plus poussée de la clinique de la fin de l'analyse.

Dans cette mise en ordre, un texte occupe une place tout à fait stratégique. Écrit à son retour du Japon et pris dans le mouvement du séminaire de 1970-1971, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, « Lituraterre » développe une thèse radicale qui va contre l'évidence phénoménologique selon laquelle l'écriture ne serait rien d'autre que la transcription du signifiant. Contre cette conception, il fait valoir que si le signifiant se calligraphie, l'écriture, elle, n'est pas le décalque du signifiant.

Mais Lacan s'inscrit en faux, cette fois-ci contre Freud, que l'écriture serait une impression :

« Si j'avais trouvé recevables les modèles que Freud articule dans une *Esquisse* à se forer de routes impressives, je n'en aurais pas pour autant pris une métaphore de l'écriture. Elle n'est pas l'impression, ce n'en déplaie au bloc magique.

Quand je tire parti de la lettre à Fliess 52<sup>e</sup>, c'est d'y lire ce que Freud pouvait énoncer sous le terme qu'il forge du WZ, *Wahrnehmungszeichen*, de plus proche du signifiant, à la date où Saussure ne l'a pas encore reproduit (du *signans* stoïcien).

Que Freud l'écrive de deux lettres, ne prouve pas plus que de moi, que la lettre soit primaire<sup>13</sup>. »

Si l'écriture n'est ni le décalque du signifiant, ni l'impression – la vieille imagerie du morceau de cire : l'application de caractères sur une surface qui en fait mémoire –, qu'est-ce donc ?

L'écriture est ravinement et rature. Par ravinement, il faut entendre très exactement l'opération qui transforme un état du « réel préalable », la surface de la terre, du fait de la rupture des nuées. La rature, elle, est d'un tout autre ordre, pour autant qu'elle se réfère déjà au graphisme, en quoi elle appartient à un champ inséparable de celui du langage. Aussi sa référence, d'introduire l'effacement, le

13. J. Lacan, « Lituraterre » (1971), *Ornicar?*, n° 41, Paris, Navarin, Seuil, avril-juin 1987, p. 8.

pas-de-trace, est-elle le sujet lui-même, en ce que seul un sujet est à même de mettre en fonction cette dimension.

« Ce qui se révèle de ma vision du ruissellement, à ce qu'y domine la rature, c'est qu'à se produire d'entre les nuages, elle se conjugue à sa source, que c'est bien aux nuées qu'Aristophane me hèle de trouver ce qu'il en est du signifiant : soit le semblant, par excellence, si c'est de sa rupture qu'en pleut, effet à ce qu'il s'en précipite, ce qui y était matière à suspension.

Cette rupture qui dissout ce qui faisait forme, phénomène, météore, et dont j'ai dit que la science s'opère à en percer l'aspect, n'est-ce pas aussi que ce soit d'en congédier ce qui de cette rupture ferait jouissance à ce que le monde ou aussi l'immonde, y ait pulsion à figurer la vie.

Ce qui de jouissance s'évoque à ce que se rompe un semblant, voilà ce qui dans le réel se présente comme un ravinement.

C'est du même effet que l'écriture est dans le réel le ravinement du signifié, ce qui a plus du semblant en tant qu'il fait le signifiant. Elle ne décalque pas celui-ci, mais ses effets de langue, ce qui s'en forge par qui la parle. Elle n'y remonte qu'à y prendre nom, comme il arrive à ces effets parmi les choses que dénomme la batterie signifiante pour les avoir dénombrées <sup>14</sup>. »

Linguistique, linguisterie ou philosophie naturelle du langage ? On sait que l'expérience du survol de la « Sibérie soviétique » lors de son voyage au Japon a été déterminante dans l'avènement de cette doctrine de l'écriture de Lacan. L'eau qui tombe des nuages est prise ici comme support pour introduire une nouvelle métaphore des deux niveaux qui structurent le champ du langage au moins depuis Saussure. Ainsi identifie-t-il les nuées au signifiant, au semblant – le thème même de son séminaire de 1970-1971 – et le ravinement au phénomène du signifié.

La métaphore du ravinement, de la pluie sur la surface de la terre qui fait effet d'écriture est donc transposée telle quelle dans le champ du langage. Reste la question : sur quel réel le signifiant fait-il ravinement du signifié ? En psychanalyse, il est difficile de concevoir un autre réel que l'organisme, le vivant qui sert de support à la variable sujet. Il en résulte que la fonction de l'écriture, dans la perspective nouvelle qu'ouvre Lacan, consiste à connecter l'effet de signifié et la jouissance ; elle opère une localisation de la jouissance

14. *Ibid.*, p. 10-11.

au niveau de l'effet de signifié, c'est-à-dire « réalisé », ce qu'il faut bien appeler jouis-sens.

Cette conception de l'écriture comme « ravinement du signifié » dans le réel, dans le réel de la substance jouissante, met en évidence, du même coup, les limites de l'algorithme saussurien pour rendre compte de l'efficace du langage dans l'expérience analytique, de présenter l'inconvénient de refouler, voire de forclorre ce qu'il en est de la jouissance, de se constituer comme toute discipline scientifique sur le fonds de son exclusion. D'où le recours à la catégorie de discours, qui permet de penser simultanément les rapports signifiants et leurs effets de jouissance.

L'écriture, dirons-nous, est ce par quoi l'effet de discours, au niveau du signifié, peut être fixé. Lacan, jouant de l'homophonie, évoque le passage du littéral au littoral. En effet, la lettre « fait bord » entre le savoir et la jouissance, c'est-à-dire qu'elle sépare dans le même temps qu'elle connecte, comme toute frontière. Une telle localisation de la lettre, entre savoir et jouissance, à la place du signifié saussurien, implique *a minima* que l'écriture n'est pas primaire. Mais, si elle n'est pas primaire, c'est moins au regard du signifiant ou de la parole que du discours.

D'ailleurs, cette position est clairement affirmée par Lacan quand il loge quasiment à la même enseigne Serge Leclair et Jacques Derrida – *Psychanalyser* et *De la grammatologie*, et dans une moindre mesure *L'Empire des signes* de Roland Barthes, constituant les textes avec lesquels il dialogue ou, parfois, polémique :

« La lettre n'est-elle pas [...] littorale plus proprement, soit figurant qu'un domaine tout entier fait pour l'autre frontière, de ce qu'ils sont étrangers, jusqu'à n'être pas réciproques.

Le bord du trou dans le savoir, voilà-t-il pas ce qu'elle dessine. Et comment la psychanalyse, si, justement ce que la lettre dit "à la lettre" par sa bouche, il ne lui fallait pas le méconnaître, comment pourrait-elle nier qu'il soit, ce trou, – de ce qu'à le combler, elle recoure à y invoquer la jouissance ?

Reste à savoir comment l'inconscient que je dis être effet de langage, de ce qu'il en suppose la structure comme nécessaire et suffisante, commande cette fonction de la lettre.

Qu'elle soit instrument propre à l'écriture du discours, ne la rend pas impropre à désigner le mot pris pour un autre, voire par un autre, dans

la phrase, donc à symboliser certains effets de signifiant, mais n'impose pas qu'elle soit dans ses effets primaire.

Un examen ne s'impose pas de cette primarité, qui n'est même pas à supposer, mais de ce qui du langage appelle le littoral ou littéral.

Ce que j'ai inscrit, à l'aide de lettres, des formations de l'inconscient pour les récupérer de ce dont Freud les formule, à être ce qu'elles sont, des effets de signifiant, n'autorise pas à faire de la lettre un signifiant, ni à l'affecter, qui plus est, d'une primarité au regard du signifiant.

Un tel discours confusionnel n'a pu surgir que de celui qui m'importe. Mais il m'importe dans un autre que j'épingle, le temps venu, du discours universitaire, soit du savoir mis en usage à partir du semblant <sup>15</sup>. »

La position de Lacan sur l'écriture est donc à la fois ferme et subtile. Elle tient son intérêt et sa pertinence de ce que l'invention de la catégorie déplace les coordonnées de la question de l'écriture. Aussi, les interrogations, les débats sur la primarité ou la secondarité de la lettre par rapport au signifiant ratent l'essentiel. Ce qui vaut, en effet, c'est le discours, le déchiffrage et la lecture, sans lesquels la question des rapports entre le signifiant et la lettre, la parole et l'écriture n'aurait même pas de sens.

Cette doctrine de la lettre, bien avant l'introduction du paradigme borroméen, orientera la perspective de J. Lacan sur la fin de l'analyse et sur le destin du symptôme. C'est non pas tant le déchiffrage, mais l'interprétation qui en livre la clef, en tant que l'interprétation est la condition de jouissance de la lettre à laquelle le procès analytique réduit le symptôme : « Sous le pont Mirabeau certes, comme sous celui dont une revue qui fut la mienne se fit enseigne, à l'emprunter ce pont-oreille à Horus Apollo, sous le pont Mirabeau, oui, coule la Seine primitive, et c'est une scène telle qu'y peut battre le V romain de l'heure cinq (cf. L'Homme aux loups). Mais aussi bien n'en jouit-on qu'à ce qu'y pleuve la parole d'interprétation <sup>16</sup>. »

C'est donc sur le fonds de sa doctrine de la lettre et de sa reconsidération de sa doctrine de la psychose qu'il convient de situer le grand tournant du séminaire et des textes sur Joyce qui, à travers un concept renouvelé du symptôme, dégage les perspectives d'une psychanalyse proprement lacanienne, c'est-à-dire ajustée au champ lacanien de la jouissance et à l'inconscient réel.

15. *Ibid.*, p. 7-8.

16. *Ibid.*, p. 11.



Je ne poursuivrai pas davantage. Le parcours ici esquissé suffit à attester que l'approche lacanienne du symptôme n'est pas d'un seul tenant ; d'où mon hypothèse de la bifurcation. Elle a consisté, cette approche, en un triple mouvement d'extension, d'orientation et de réduction du symptôme.

Extension d'abord : la contribution lacanienne à la doctrine du symptôme a consisté, par-delà sa réduction à un phénomène de langage, à étendre, à élargir le champ des phénomènes symptomatiques, à pousser leurs limites bien au-delà de leur détermination freudienne première. Mais, dans cette opération, c'est Lacan qui se révèle le plus freudien des « postfreudiens », dans son effort jamais démenti de ne pas perdre de vue l'essence du symptôme freudien. Ainsi, au lieu de renoncer au symptôme au profit du caractère, de l'organisation ou de la personnalité, il a au contraire initié le mouvement de réinscription de la « grande névrose moderne, narcissisme et névrose caractérielle » dans le champ freudien. Parallèlement, il a promu un concept du symptôme qui, en privilégiant la fonction de ce dernier, a étendu le statut de symptôme à des phénomènes et à des réalités jusque-là restés en dehors de son champ de validité : père, femme, enfant, psychanalyste, œuvre, etc. D'où le deuxième mouvement.

Orientation ensuite : l'extension du symptôme a eu pour effet un décentrement par rapport à l'ordre symbolique, qui est apparu beaucoup moins autonome dans son fonctionnement. Freud l'avait déjà aperçu : le symptôme n'a pas que du sens (*Sinn*), il a aussi une signification (*Bedeutung*), c'est-à-dire une référence. Derrière le sens, il y a toujours la signification, c'est-à-dire le fantasme et ce que le fantasme couvre, voile : le réel, la fixation pulsionnelle. C'est cette orientation, du symbolique vers le réel, qui sera déterminante pour le troisième mouvement.

Réduction enfin : dès lors, c'est la visée de l'opération analytique sur le symptôme elle-même qui change. Pour autant qu'il n'est pas simple « échafaudage de signifiants », qu'au fond il est une réponse du sujet au traumatique du réel, il convient de le vider du sens pour atteindre ce point où il est réduit à ce hors-sens – un des noms du réel lacanien – auquel le sujet peut s'identifier et dont il lui est permis d'user pour jouir de son propre inconscient.